

Âme de femme¹

Teresa Palazzo Nazar²

La plupart des gens n'ont qu'une imagination débile. Ce qui ne les touche pas directement, ce qui n'est pas enfoui comme une pointe acérée au milieu de leur cerveau, ne les émeut pas, mais si, sous leurs yeux, à la portée immédiate de leur sensibilité, il se passe quelque chose, aussi insignifiant soit-il, une passion démesurée commence bientôt à bouillir en eux. Ils compensent alors, dans une certaine mesure, leur désintérêt pour les événements extérieurs par une violence exagérée et inappropriée.

Stefan Zweig, 2018, p. 225.

Ainsi commence le roman qui donne le titre au livre fantastique de S. Zweig, *Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme*, qui illustre l'univers des passions avec une précision chirurgicale. Étant terriblement humaines, les passions montrent la puissance de la pulsion et l'ignorance de leur présence dans les pensées et les actions. Avec une sagacité aigüe et une sensibilité unique, outre une maîtrise incomparable, Zweig a su mettre à profit la courte période de son analyse – et sa longue amitié avec Sigmund Freud – pour approfondir ses recherches sur les affects et l'abîme des passions.

Dans ses essais et ses romans, l'influence de la psychanalyse et la pleine compréhension que rien de ce qui implique des locuteurs n'est dû au hasard sont très évidentes ; les effets de l'existence inconsciente placent chaque individu comme un personnage de sa propre histoire tragi-comique, une marionnette de passions imprévisibles, bouleversantes et folles.

A partir du livre de Zweig, le roman du même titre a été choisi en raison de la clarté avec laquelle l'auteur a montré l'intrigue des passions, de l'amour, de la haine et de l'ignorance. Bien entendu, la trilogie de ces passions, proposée par Lacan, déplace sans l'ombre d'un doute la dualité freudienne amour/haine en introduisant l'ignorance. Mais il faut dire que, bien qu'éloignées des pulsions de vie et de mort, si souvent attribuées à l'amour et à la haine, les passions chez Lacan sont liées aux pulsions, aux affections et, aussi, au désir. On sait bien que le désir est une constante, il insiste comme mouvement

1 Texte présenté à la XX Ciranda de Psychanalyse, Art et Culture de l'École Lacanienne de Psychanalyse-RJ : Mundo insone – As Paixões (*Monde sans sommeil – Les Passions*), les 27 et 28 septembre 2024, tenu au siège de l'ELP-RJ.

2 Analyste Membre de l'Escola Lacaniana de Psicanálise-RJ et de l'Association Lacanienne de Psychanalyse – ALI (France).

et ne se laisse pas capter par des objets imaginaires. Ceci est différent du mouvement passionnel, qui peut emporter quelqu'un, le laissant sidéré par un autre individu ou un autre objet, complètement ignorant des motivations qui le conduisent dans cette direction, qui est souvent désastreuse et/ou fatale.

Le récit du roman en question se développe à partir d'un événement impliquant une jeune femme, mariée et mère qui, après avoir rencontré un charmant garçon arrivé à l'hôtel/pension où plusieurs couples et le narrateur passaient du temps ensemble, s'enfuit avec lui aux premières heures du lendemain. Outre la surprise qui a saisi tout le monde, c'est l'attitude désespérée du mari de la jeune femme, sa certitude d'avoir été abandonné, qui a ému tout le monde et qui a entraîné des commentaires indignés et pleins de préjugés sur la dignité et le caractère de la fugitive :

Il était évident que Madame Henriette entretenait des relations depuis longtemps, correspondait secrètement avec le garçon, et que ce « conquérant du sourire » n'était là que pour régler les derniers détails de la fuite, car (expliquent-ils) il était absolument impossible pour une honnête femme, deux heures seulement après l'avoir rencontré, de l'accompagner ainsi au premier coup de sifflet. Il me plaisait cependant d'avoir une opinion différente et je soutenais fortement la possibilité d'un événement de ce genre de la part d'une femme par une femme dont la longue union de déceptions et d'ennui l'avait préparée à devenir la proie de n'importe quel homme audacieux (idem, p. 229).

Le narrateur a écouté les commentaires et a répondu par un discours perspicace, rempli de sagesse sur les sentiments qui peuvent conduire une personne à se laisser emporter par des affects inconnus, des forces plus puissantes que sa volonté consciente. Il « jugeait également plus honnête qu'une femme suive librement et passionnément son instinct, au lieu, comme cela arrive habituellement, de tromper son mari dans ses propres bras » (idem, p. 230).

Une série d'arguments évoqués par le personnage narrateur montre comment Zweig, écrivain très en avance sur son temps et familier de la psychanalyse, fouille les sentiments les plus profonds, les chemins de l'inconscient, construit des récits qui témoignent d'une pensée critique autour des images littéraires de la mort, de suicide et figurations du féminin. Les vices, les amours débordantes, les haines inexplicables, mais aussi et surtout l'ignorance sur les raisons de la folie de toutes ces passions sont très vives dans le texte à travers un personnage fascinant – Mme C., la vieille dame anglaise à la belle silhouette, une femme aux cheveux blancs, pleine de distinction. Elle intervient dans la discussion animée entre les personnes présentes et interpelle le narrateur :

Vous pensez donc, si je vous ai bien compris, que Madame Henriette... qu'une femme, en un mot, puisse, sans le vouloir, se lancer dans une aventure soudaine ? Pensez-vous qu'il existe des actes qu'une femme pourrait juger impraticables une heure avant et dont elle ne pourrait être tenue responsable ?
 – J'y crois absolument, ma dame.
 – Dès lors, toute morale établie serait sans valeur et toute violation des lois de l'éthique serait justifiée. Si vous pensez vraiment que le crime passionnel, comme disent les Français, n'est pas un crime, pourquoi garder les tribunaux ? Il ne faut pas beaucoup de bonne volonté (et

vous en avez énormément), ajouta-t-elle en souriant légèrement, pour découvrir dans chaque crime une passion et, grâce à cette passion, une excuse (Idem, p. 232).

A partir du dialogue établi avec le narrateur, une relation de confiance s'établit et elle lui demande, au bout de deux jours, un rendez-vous privé, où elle l'informe d'un événement survenu alors qu'elle avait 42 ans ; aujourd'hui, à 67 ans, elle reste hantée par ces 24 heures de sa vie.

Seul le premier mot coûte. Depuis deux jours, je me prépare pour être tout à fait claire et honnête : j'espère y parvenir. Peut-être que je ne comprends pas pourquoi je vous raconte tout cela, vous qui m'êtes étranger, mais pas un jour, pas une seule heure ne se passe sans que je pense à cet événement et vous pouvez croire sur parole une vieille femme comme moi, il n'y a rien de plus intolérable que de passer toute sa vie à regarder un seul moment de son existence, un seul jour. Parce que tout ce que je vais vous dire ne prend que 24 heures en 67 ans (Idem, p. 236).

À ce stade du texte, l'auteur introduit l'énigme qui va parcourir une grande partie de la séquence narrative, alors que la distinguée dame raconte ses actions impulsives, son identification avec la jeune fugitive et pourquoi elle a demandé cette rencontre, car elle percevait en lui une écoute et une compréhension différente de tous les autres clients de l'hôtel. Chez lui, elle a observé un autre regard, une autre lecture de la raison probable de la fuite de la jeune femme.

Comme on le sait, lorsqu'il aborde une œuvre littéraire, le psychanalyste comprend que l'auteur cherche la matière première de ce qu'il écrit dans le fonctionnement inconscient, car toute création artistique révèle quelque chose de ce savoir qui nous habite et montre des éléments du fantasme qui, structurellement, sont universels. La réalité est inconsciente, c'est un rêve dans lequel quelqu'un, confronté à un texte puissant – qu'il s'agisse d'un roman, d'une poésie, d'une nouvelle, etc. – a besoin du lecteur/sujet, dont la position subjective soit celle de quelqu'un qui facilite le démontage de l'intrigue jusqu'au cœur réel de ce qui est raconté. Il s'agit de réinventer en suivant les traces de l'auteur donc, en romançant avec ses signifiants, son fantasme, jusqu'à ce que le texte devienne autre chose, recréé au prix de l'énigme de chaque lecteur, qui a un rapport intime avec l'idée qu'il y ait quelque chose à être dévoilé. C'est-à-dire l'existence d'un objet qui circule entre l'auteur et le lecteur.

Lorsque Lacan relit la théorie freudienne des pulsions, il met l'accent sur le va-et-vient des pulsions, sur l'ensemble d'où peut émerger un sujet. Cette réinterprétation est centrée sur les trois temps pulsionnels (actif, réfléchi, passif), mais c'est dans le troisième temps que la personne se fait, « elle-même », l'objet d'un autre. Dans *Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme*, Zweig met l'accent sur la sidération de l'héroïne du roman par les mains d'un joueur totalement dépassé par sa passion :

C'étaient deux mains d'une rare beauté, extraordinairement longues, extraordinairement fines [...] ce qui m'a immédiatement surpris de façon terrifiante, c'est leur fièvre, leur expression follement passionnée, cette manière convulsive avec laquelle [ses mains] se tordaient et se combattaient. C'était, je l'ai vite compris, un homme débordant de force qui concentrait toute sa passion au bout de ses doigts pour qu'elle n'explose pas sur toute sa personne. Et puis... au moment où la balle tombait dans le trou avec un bruit sec et sourd et que le banquier criait le numéro... les deux mains se séparèrent brusquement, comme deux animaux blessés par la même balle (Idem, p. 242).

Elle se rend compte que la passion de cet homme était concentrée entre ses mains et que, englouti par l'addiction, il s'est dépossédé de lui-même, sans contrôle sur ses pensées et ses actes, n'existant que par et pour la trace d'un objet – le jeu – sa propre décadence, sa dérision.

Il faut dire que tout sujet consacré à la passion risque d'y succomber et de s'y consumer... Mme C. était restée veuve et seule dans son immense maison, ses deux enfants n'étant plus avec elle, chacun s'occupant de leur vie. Ignorant la raison de sa décision de passer son temps à voyager, elle part à la découverte du monde pour tenter d'apaiser son fort désir de mourir. C'est alors qu'il arrive à Monte-Carlo et, pour échapper au profond vide qu'elle ressentait, elle décide d'aller encore et encore au casino. C'est là qu'elle rencontre le jeune joueur qui va l'arracher à sa mélancolie, à partir de la perception qu'elle a de la sienne. En voulant le sauver et le réhabiliter, elle se perd et agit de manière impulsive.

Freud disait déjà que le mélancolique sait qu'il a perdu, mais pas ce qu'il a perdu, l'objet du fantasme. Dans un couple amoureux, il arrive aussi que l'on sache qui on aime, mais pas ce que l'on aime chez lui/elle. Cependant, au moment d'un état passionnel, tout amoureux est prêt à payer le prix qui lui est présenté, sans évaluer ce qu'on lui demande. L'objet de la passion peut se déduire du désir de quelqu'un qui l'ignore et qui ne reste en vie que grâce à sa passion. Capturée par elle, la personne « s'oublie » :

Dois-je me dépouiller, me déchirer et me tuer pour celui que j'aime ? C'est la vérité. Alors que l'être aimé est cette projection idéale de moi-même, tant il est mon bien, ma chose, tant il est moi. C'est tellement bon de sortir de l'immonde solitude. Seuls, honnêtement, nous n'oserions pas. Mais tout donner à cet autre qu'est vous, une si bonne pluie d'été dans un cœur endurci. Jusqu'au moment où, sur un coup de tête, par hasard, l'autre devient un autre, comme ça. Nous réduisons donc naturellement les coûts. Que veux-tu donner à un autre sur cette terre ? Ce serait de la philanthropie, plus de l'amour (ANOUILH, 1948, apud GORI, 2004, p. 70).

Soutenir le pari de Freud sur l'inconscient nous oblige à revisiter ce qu'il a écrit sur la passion amoureuse. Rappelons qu'il y voit une formation d'un narcissisme originel, né d'une perte radicale, et du fait incontestable que la survalorisation sexuelle répond à un transfert du narcissisme vers l'objet sexuel.

C'est cette survalorisation sexuelle qui laisse place à la passion amoureuse, qui peut aller jusqu'à la compulsion et conduit à un appauvrissement de l'instance égoïque en déplaçant la libido vers un objet sidérant. Freud appuie son hypothèse sur la passion amoureuse en disant que c'est par une projection comme idéal que le sujet s'investit dans l'objet, celui-ci se substituant au narcissisme perdu dans l'enfance. C'est donc le retour d'un affect refoulé dont l'individu ravi par la passion ignore qu'il est à l'origine du narcissisme, ce ne serait donc que la reconstitution de la scène primitive, où l'amour de soi se confondait avec l'amour pour celui qui s'était occupé de lui. Ainsi, les contours de l'objet sidérant de la passion se dessinent très tôt. Contours d'un vide qu'aucun objet représentable ne pourra jamais combler.

Des pertes prématurées de l'enfance, nous extrayons un chagrin sans consolation. De la bile noire de la mélancolie surgit plus tard l'énorme force d'une passion débordante. Car « les traits de l'objet de la passion ressemblent moins à ce qu'on possédait qu'à ceux qu'on n'avait pas ou qui ont été irrémédiablement perdus avant de pouvoir s'en souvenir » (GORI, 2004, p. 31).

Notre héroïne ne savait pas qu'elle était envahie par la passion, pas exactement pour le jeune joueur, mais pour l'idée de sauver le garçon de la compulsion de jouer, des immenses dettes qu'il avait contractées et, enfin, des signes de suicide comme le moyen ultime d'échapper à l'anéantissement moral. En plus de cela, elle était toujours une belle femme, seule depuis longtemps, sans partenaire amoureux, sans vie sexuelle. Elle finit par pousser son obsession jusqu'au bout, en donnant tout l'argent qu'elle avait, son corps et sa raison. Tout a été vain et ces folles 24 heures se terminent de manière mélancolique, avec Mme C. se sentant à nouveau abandonnée, dans le vide.

En racontant sa triste histoire, Mme C. s'est enfin écoutée ; quelque chose de vrai est apparu dans sa parole :

Ce qui m'a fait tant de mal à l'époque, c'est la déception... la déception de voir... que ce garçon soit parti avec un tel bonheur... sans aucune tentative pour me protéger, pour rester près de moi... de voir qu'il obéissait humblement et respectueusement à la première demande l'invitant à partir, au lieu de... au lieu d'essayer de me tirer violemment vers lui... de voir qu'il ne me vénérât que comme une sainte qui était apparue sur son chemin... et que... il n'a pas compris que j'étais une femme. [...] l'âme d'une femme comprend tout, sans mots et sans sensation précise. [...] si cet homme m'avait alors saisie, s'il m'avait demandé de l'accompagner, je serais allé avec lui jusqu'au bout du monde, j'aurais déshonoré mon nom et celui de mes enfants (ZWEIG, 2018, p. 271).

Mme C. aurait fui avec lui, comme l'a fait Madame Henriette au début du roman, mais elle rentre chez elle, se laissant soigner par sa famille, la honte et la tristesse étant ses seuls sentiments ; elle ne trouve pas la force de faire quoi que ce soit.

Quand on est submergé par la passion, on ne fait rien d'autre que de se laisser consumer comme un somnambule. Dans ce roman, Zweig dissèque l'âme d'une femme ; il décrit magistralement les affects énigmatiques, la force féroce des illusions, plus liées à la perte qu'au gain.

C'est ce que l'on retrouve dans toute passion, recouvrant la réalité du désir et rendant chaque sujet insomniaque face à l'ignorance de lui-même ; ce qui nous fait réfléchir que dans le monde dans lequel nous vivons, il est difficile, hier comme aujourd'hui, pour les gens d'assumer la responsabilité de leurs actes parce qu'ils ne savent pas qui les habite.

Références

ANOUILH, Jean. *Ardèle ou la Marguerite*. Paris: Ronde, 1948. In: GORI, Roland. *Lógica das paixões*. Cia de Freud, 2004.

GORI, Roland. *Lógica das paixões*. Rio de Janeiro: Cia de Freud, 2004.

ZWEIG, Stefan. *24 horas da vida de uma mulher e outras novelas*. Rio de Janeiro: Nova Fronteira, 2018.